

RECIT MEMORIEL DE LA PREMIERE GUERRE MONDIALE AU CAMEROUN : ESSAI D'ANALYSE DE IM TROPENHELM DE CARL W. H. KOCH

Omer Lemerre Tadaha

Université de Ngaoundéré-Cameroun
École Normale Supérieure de Bertoua
tadahao@yahoo.fr

Résumé

La Première Guerre mondiale reste une page précocement fermée de l'histoire du Cameroun. Pourtant, elle présente un ensemble de mystères non encore élucidés. Des travaux historiographiques existants sont essentiellement construits sur ses causes, ses manifestations et ses conséquences économiques et politiques. Le Cameroun, en tant que champ de bataille, a subi cette guerre à plusieurs niveaux. Les conséquences sociologiques de cette guerre, par exemple, ont attiré très peu l'attention des chercheurs. La littérature administrative et officielle à laquelle les chercheurs s'abreuvent semblent bien poreuses. Des témoignages subjectifs des acteurs du front se révèlent comme des sources complémentaires indispensables à la compréhension de la réalité de la Première Guerre mondiale au Cameroun. Im Tropenhelm. Tagebuch eines Kamerunkämpfers, le journal de guerre de Carl W. H. Koch, est une illustration typique des récits témoins non officiels qui portent la mémoire. La présente réflexion s'articule autour de la fonction principale d'un récit de vie en contexte de guerre. On est en droit de se demander comment et pourquoi le récit de vie du soldat Koch révèle-t-il l'histoire du Cameroun. L'approche autobiographique permet de répondre à cette interrogation en insistant sur le déroulement de la guerre au Cameroun, sur l'autoglorification du personnage héros et les idéologies qui traversent le texte.

Mots-clés : *récit de vie, journal de guerre, mémoire historique, héroïsation, autoglorification*

Abstract

The history of the First World War in Cameroon is yet to be told. The existing scientific works on this topic focus more on the political and economic consequences. Most of the quoted sources are official and administrative narratives based on censored and officially canonized facts that sometimes differ from reality. Cameroon as a battle field also faced the consequences of the war at the social level. Written testimonies of the main actors, such as soldiers, are complementary sources that can reveal forgotten or neglected facts. In this regard personal diaries and war diaries play an important role in revealing the historical memory. As such, Carl W.H. Koch's war story 'Im Tropenhelm. Tagebuch eines Kamerunkämpfers' appears to be one of the important sources for the research on the First World War in Cameroon. It is a written testimony of a german soldier who fought the First World War in Cameroon. The following essay is based on the functions of life stories in war context. It aims at addressing the question why did Carl W. H. Koch publish a book about Cameroon, a former german colony. An autobiographic analysis gives the answer to this question by drawing the attention on the

participation of Cameroon in the First World War, by insisting on the work of heroization and self-glorification of the author and the ideologies that inspired the book.

Keywords: *Life story, war diary, historical memory, heroization, self-glorification*

Introduction

L'écrivain allemand Forst von Moellwitz, spécialiste des romans de guerre, regrettait et dénonçait en 1942, dans un discours révisionniste, le silence des médias, des écrivains et des chercheurs sur ce qu'il appelait les prouesses des soldats allemands pendant la Première Guerre mondiale au Cameroun (Schulte-Varendorff, 2011 :8). Uwe Schulte-Varendorff constate également 69 ans plus tard, en 2011, que la recherche historiographique sur la Première Guerre mondiale accorde moins d'importance aux batailles militaires menées dans les anciennes colonies allemandes, à l'instar du Cameroun où cette guerre a duré environ deux ans (1914 – 1916). Des travaux sur cette question dans les anciennes colonies allemandes se limitent au déploiement des forces belligérantes, à la victoire des Alliés sur les allemands et aux conséquences politiques. Cette lecture étriquée de la Première Guerre mondiale étouffe et occulte les conséquences dévastatrices de cette dernière sur les populations des colonies, qui avaient déjà énormément souffert des affres de la colonisation allemande.

Prenant le contrepied de cette vision historiographique centrée sur l'Europe, Uwe Schulte-Varendorff s'engage dans une piste qui conduit à la peinture de cette guerre en mettant un accent particulier sur les atrocités subies, sur les conséquences de ce conflit sur les populations civiles du Cameroun. Dans cet exercice de construction de la mémoire de guerre, il concentre sa réflexion sur l'étude des documents et actes administratifs (Schulte-Varendorff, 2011 :9). Dans cette logique, il contribue à la construction d'une mémoire de guerre à partir d'une histoire officielle, canonisée par des actes administratifs. Il est pourtant clair que l'histoire officielle est sélective, car soumise à la censure du politique et des idéologies qui traversent la société. Vu sous cet angle, tout discours mémoriel sur la Première Guerre mondiale ne peut être qu'une anthologie des vérités officielles, parfois déconnectées des faits réels. De là naît la nécessité d'interroger d'autres sources historiques pour mieux saisir la réalité de la guerre. Pour ce faire, il est utile

d'interroger l'histoire non officielle, celle narrée par des acteurs des scènes de guerre que sont les soldats, afin de révéler des réalités tues ou ignorées dans les discours officiels. Cette histoire non officielle est transcrite dans des récits de guerre, dans des journaux de guerre qui se révèlent comme des récits témoignages.

Dans cette contribution le lecteur est invité à la découverte d'une page peu connue de l'histoire du Cameroun. Il est question ici de d'étudier ce que Aleida Assman appelle la mémoire culturelle (Assmann, 2000), c'est-à-dire le souvenir du passé pris en charge par les arts dont la littérature. L'attention est portée sur le récit de vie d'un soldat miraculé, ayant survécu à la campagne du Cameroun pendant la Première Guerre mondiale. Il s'agit de *Im Tropenhelm. Kriegstagebuch eines Kamerunkämpfers* de Carl W. H. Koch, publié en 1931, c'est-à-dire plus de 15 ans après la guerre. On est en droit de se poser quelques questions. Comment ce récit de guerre révèle-t-il l'histoire du Cameroun ? Pourquoi ce soldat publie-t-il son journal de guerre ? À quel public est destiné son livre ? Les récits de vie ont la particularité d'être le témoignage des expériences réelles vécues par des individus. Ils sont construits sur le souvenir et contiennent une marge de fiction assez limitée. Philippe Lejeune propose une grille de lecture autobiographique des récits de vie bâtie sur trois piliers : le sujet autobiographique (l'auteur), le personnage principal (l'actant principal, le héros) et le sujet narrateur (le narrateur). Un récit à caractère autobiographique doit respecter le principe « auteur ou sujet autobiographique = personnage principal ou héros = narrateur ou sujet narrateur » (Lejeune, 1975 :). Le corpus, pour une analyse autobiographique, est constitué du texte et du paratexte qui charrient des éléments passerelles qui permettent de voyager de la fiction au réel pour mieux cerner les faits (auto) biographiques narrés. *Im Tropenhelm. Kriegstagebuch eines Kamerunkämpfers* ne déroge pas à ces principes. Il est d'ores et déjà clair que Carl W. H. Koch est auteur, personnage principal et narrateur de son récit. Cette contribution insiste sur la réalité de la Première Guerre mondiale au Cameroun, l'héroïsation ou l'autoglorification du sujet narrateur et les idéologies pangermaniste et révisionniste qui traversent le texte.

1. Le Cameroun ou la victime collatérale de la guerre des autres

Pendant la Première Guerre mondiale, des puissances coloniales livrent dans les colonies de batailles sanglantes par personnes interposées. Le Cameroun figure parmi les colonies allemandes qui font face à cette effroyable guerre. Le Cameroun, colonie allemande depuis le 14 juillet 1884, est officiellement attaqué le 05 août 1914 (Zojohis, 2014) et participe ainsi pendant dix-huit mois à une hécatombe que Carl W. H. Koch appelle la guerre des autres (Koch, 1931 :54) et que le personnage Akono, soldat noir membre de la *Schutztruppe*, blessé et agonisant, considère comme la malédiction blanche (Koch, 1931 :106).

1.1. De la colonie au champ de bataille

Dès les premières phrases de l'avant-propos du livre, Koch précise le contenu et la mission de son livre: « *Der Kamerunkämpfer, dessen Erleben in Form eines Kriegstagebuchs vorbeizieht, ist jeder Einzelne von uns überseeischen Frontsoldaten, die dort draußen stritten... Aber er ist immer durchglüht von der Liebe für das Land, das ihm zweite Heimat geworden war* » (Koch, 1931: 4). Il découle de ce qui précède que *Im Tropenhelm. Kriegstagebuch eines Kamerunkämpfers* est le récit du vécu d'un soldat allemand ayant combattu au Cameroun, un territoire qui était devenu sa seconde patrie. C'est également un hommage aux soldats allemands, qui comme le sujet narrant, ont combattu en outre-mer. On est en droit se demander comment il se retrouve au Cameroun, combattant pour l'empire allemand et comment le Cameroun devient sa seconde patrie. Ces interrogations trouvent une réponse explicite dans la mémoire coloniale germano-camerounaise.

L'empire allemand prend possession du Cameroun officiellement le 14 juillet 1884. Il faut signaler que c'est le résultat des prouesses politiques et économiques d'Adolph Woermann, propriétaire de la firme Woermann et président de la chambre de commerce de Hambourg. C'est d'ailleurs les représentants de la firme Woermann qui vont conduire les tractations et la signature des accords de protectorat avec certains chefs Duala, King Dido, King Ndoumb'a Lobe Bell et King Ngand'a Kwa Akwa, qui serviront de prétexte pour l'annexion du Cameroun (Michels /Tadaha, 2019). Après l'annexion administrative et politique qui se poursuit jusqu'à la fin de l'année 1884, suit l'annexion

militaire qui s'étend sur plusieurs années, marquées par des guerres et 101 expéditions punitives (recensées entre 1891 et 1909) dans l'hinterland suivront (Schulte-Varendorff, 2011 :16). Après l'annexion du territoire, suivent la consolidation du pouvoir colonial sur le Cameroun et la délimitation des espaces conquis avec les possessions des puissances colonisatrices concurrentes telles que la France et la Grande Bretagne. La Conférence de Berlin consacre le découpage de l'Afrique et l'appartenance officielle du Cameroun à l'empire allemand. De nombreux accords bilatéraux entre l'Allemagne et la Grande Bretagne, d'une part, et avec la France, d'autre part, décideront des limites de l'espace géographique du territoire Cameroun (Schulte-Varendorff, 2011 :12). La consolidation du pouvoir colonial sur le Cameroun se matérialise par la mise en place des nombreuses unités administratives, telles que les *Bezirkämter* (circonscriptions administratives), *Regierungsstation* (stations du gouvernement), *Militärstation* (stations militaires) et les *Residenturen* (postes de résidence) à la tête desquelles étaient nommés des responsables allemands. Le tout premier gouverneur allemand du Cameroun est Freiherr Freiherr von Soden, nommé le 4 juillet 1885 par l'empereur Otto von Bismark (Schulte-Varendorff, 2011 :12) Il est également mis sur pied le premier système éducatif, modèle allemand adapté à la mission colonisatrice (Tadaha, 2021 :225). Il est également créé en 1891 la *Polizeitruppe* (le corps de la police), constitué d'éléments recrutés dans différents territoires d'Afrique de l'ouest, qui est le socle duquel naît en 1894 la *Kaiserliche Schutztruppe für Kamerun* (Les forces de défense impériales pour le Cameroun), constituée de mercenaires enrôlés au Soudan et de soldats recrutés au Nigeria et au Liberia. Ne pouvant plus recruter des soldats dans des colonies voisines du Cameroun (La Grande-Bretagne s'y opposait), l'administration coloniale du Cameroun décide de recruter parmi les populations locales. En 1909, les 2/3 la *Schutztruppe* sont camerounais. Et en 1914, au début de la Première Guerre mondiale, la *Schutztruppe* est constituée à 67% des soldats locaux (Schulte-Varendorff, 2011 :12-13). La mission principale de la *Polizeitruppe* et la *Schutztruppe* est de contribuer à soumettre les peuples du Cameroun et à mâter toutes les formes de soulèvement initié par des leaders locaux. Après la sécurisation de la côte camerounaise située dans le golfe de Guinée, l'empire allemand s'engage résolument dans la

pacification, la soumission complète de l'hinterland afin d'assurer l'effervescence des intérêts des firmes allemandes. Les activités commerciales de l'élite locale sont frappées d'interdictions et de restrictions. Progressivement, le monopole est accordé aux firmes allemandes. Des populations, à l'exemple des *Bakweri* et des *Duala*, sont privées de leurs terres et contraintes à la migration interne. Le gouverneur Jeko von Puttkamer signe en 1896 la *Kronlandverordnung*, une ordonnance qui déclare tous les domaines des villages propriétés de la couronne et les revend aux sociétés allemandes qui en firent de vastes plantations. Privées de leurs terres, contraintes à l'exil intérieur, les populations, pour survivre, s'installent dans les fermes et exploitations allemandes où elles sont maltraitées et payées à la monnaie de singe. Les hommes travaillent comme porteurs pour des fonctionnaires, explorateurs et chercheurs coloniaux. L'essor économique et la forte demande en main d'œuvre qui en résulte vont soumettre les populations aux travaux forcés (Schulte-Varendorff, 2011 :14). La violence des conquêtes, les exécutions et l'éviction des chefs insoumis, la fabrication d'une nouvelle élite acquise à la cause allemande, les expropriations et autres souffrances infligées aux populations suscitent chez ces dernières un ressentiment perceptible et une volonté manifeste de révolte. Des leaders locaux comme Rudolf Douala Manga Bell et Martin Paul Samba, qui ont travaillé pour l'administration coloniale, initient des mouvements de réveil de conscience, en vue de fédérer les efforts en contactant des élites des autres localités de la colonie. Au moment où éclate la Première Guerre mondiale, les populations sont divisées deux camps : d'un côté, les collaborateurs qui travaillent avec et pour les maîtres allemands, et de l'autre, des antiallemands qui voudraient se libérer de la tutelle coloniale allemande (Segnou, 2021 :72, 79-80).

Le Cameroun devient un enjeu majeur dans la Première Guerre mondiale, une guerre entre pays européens, lorsque les Français, les Belges et les Britanniques décident de violer les accords de la Conférence de Berlin en arrachant à l'empire allemand ses colonies, dont le Cameroun. Les Allemands, quant à eux, optent pour une stratégie défensive pour parer aux attaques des ennemis et protéger leur colonie. Pour défendre le Cameroun, l'Allemagne dispose au départ d'une *Polizeitruppe* de 1680 policiers, dont 30 officiers allemands et 1650

éléments locaux, d'une *Schutztruppe* de 1855 soldats (organisée en compagnies), dont 250 allemands et 1650 africains et camerounais. En fin de compte, l'administration coloniale dispose d'une armée de 1460 Allemands et 6550 Africains engagés volontaires et enrôlés de force (Schulte-Varendorff, 2011 :18-19). Le Cameroun entre officiellement en guerre les 6 et le 7 août 1914 lorsque les troupes françaises et belges attaquent les postes de douane de Bonga au Sud-Est du Cameroun et de Singa à l'Est Cameroun. Le 7 août 1914, Carl Ebermaier, le gouverneur allemand du Cameroun, rejette l'ordre de capitulation lancé par les Alliés. Le 8 août, il annonce la guerre aux populations locales auxquelles il lance en même temps un ultimatum cinglant. Ci-après un extrait traduit littéralement : « Vous, indigènes, qui vivez avec les allemands depuis belle lurette, savez que les allemands sont certes sévères, mais justes. Ils sont sévères envers les méchants, mais justes envers les bons. Celui d'entre vous qui aide ou essaye d'aider nos ennemis, subira notre fureur. Celui qui nous restera fidèle sera récompensé. » (Schulte-Varendorff, 2011 :23)

1.2. Le Cameroun dans la guerre

En date du 13 août 1914, le sujet narrant Koch est au Cameroun. Deux mois auparavant, il avait décidé d'explorer le Moyen-Congo (situé actuellement en territoire congolais), territoire frontalier avec les colonies françaises du Congo et d'Oubangui. C'est de cette forêt dense qu'il apprend l'attentat de Sarajevo, le déclenchement de la guerre et les premières attaques des Alliés contre le Cameroun. Sous ses yeux le Cameroun devient un champ de bataille à plusieurs fronts où les éléments de la *Polizei* et de la *Schutztruppe* affrontent les troupes alliées pour défendre les intérêts allemands. Et les populations, prises entre plusieurs feux se rangeront, pour leur survie, tantôt du côté allemand, tantôt du côté des Alliés.

1.2.1 Un champ de bataille aux multiples fronts

Le soldat Koch présente dans son journal quatre principaux fronts : le front de la côte occidentale, le front du Nord, le front du Sud et le front de l'Est. Le commandement central des opérations et le centre de ravitaillement se trouvaient à Yaoundé.

Le front de la côte a pour épïcentre Douala. Cette zone littorale est stratégique. C'est la porte d'entrée du territoire par voie maritime avec son grand port. Il existe une ligne de transport maritime reliant Douala et Hambourg, assurée par la *Woermann-Schifflinie*. Prendre Douala signifie, pour les Alliés, couper le contact entre les soldats allemands des différents fronts et la mère patrie, l'Allemagne, d'où viennent toute la logistique de guerre et le renfort des troupes. Douala a également une portée symbolique non négligeable. C'est la ville de signature des traités germano-camerounais, la ville par où l'annexion du Cameroun a commencé. Le soldat Koch ne participe pas au front de la côte. Il reçoit des nouvelles du front à travers des dépêches. Il est désespéré lorsqu'il apprend la prise de Douala et le retrait de la *Schutztruppe* vers l'hinterland (Koch, 1931 :44). C'est là qu'il commence à prendre conscience de la force de frappe des troupes alliées et s'interroge sur la durée et l'issue de cette guerre qui le prend au dépourvu. Le rapport sur la situation à Douala est triste. La ville est dévastée. La tête des civils allemands est mise à prix (120 marks pour chaque tête rapportée). Il est très déçu de découvrir que les populations locales *Bakweri* et *Bakoko* qu'il généralise et stigmatise, aident les forces alliées à combattre les troupes allemandes et à traquer les civils allemands (Koch, 1931 :55-56). Il ne cède cependant pas au découragement. Son engagement, sa motivation et sa détermination à en découdre avec l'ennemi s'en retrouvent décuplés. Il doit laver l'affront de Douala qu'il appelle la « *Die Schmach von Duala* », la honte de Douala (Koch, 1931 :105).

Le front Nord est tenu par des soldats d'expérience. Le soldat Koch ne s'y rend pas, mais est très informé de la situation sur le terrain grâce aux recrues originaires du Nord qui rejoignent ses rangs à l'Est du Cameroun. La guerre y est menée par la « *Kompanie E* » de la *Schutztruppe*, soutenue par des guerriers musulmans qui sont d'habiles cavaliers armés d'arcs et de flèches (Koch, 1931 :119). Les combats sont rudes dans le Nord. Malgré des multiples assauts ennemis, la *Schutztruppe* tient bon pendant les deux années que dure la campagne du Cameroun. Elle profite des avantages que lui offre le relief des monts Mandara et la végétation sahélienne qui permet de facilement observer les mouvements dans les lignes ennemies. Un capitaine, commandant de troupe, a d'ailleurs trouvé une cachette, un lieu de repli pour ses hommes dans une grotte dans l'Adamaoua et a résisté pendant bien

longtemps (Koch, 1931 :181). Deux mutineries dans une station dans le Nord vont fragiliser le moral des troupes. Koch y est muté pour prendre la tête de la « *Kompanie E* » qui a perdu son commandant. Il y découvre le désastre. Les Alliés ont profité des mutineries pour piller et dévaster la station. Koch pense que la cause des mutineries est managériale. Les chefs et officiers blancs n'ont pas su s'adapter, dit-il, à la mentalité des soldats noirs (Koch, 1931 :153-154).

Le front Sud est tenu par la « *Kampanie F* ». L'épicentre du conflit se trouve dans les localités arrosées par les fleuves Sangha et Dja. La guerre éclate lorsque Koch est dans le Moyen-Congo, zone située le long du fleuve Congo, limitrophe avec les territoires français et belges. Au début des hostilités, toutes les positions allemandes y sont attaquées. L'officier Koch a dû y faire un recrutement d'urgence pour sauver et sécuriser les intérêts allemands sur place, avant de se replier vers le Nord. C'est après son repli vers le Nord que la « *Kompanie F* » prend le relais. Elle a pour mission d'empêcher la pénétration des soldats français et belges dans le territoire. Les combats y sont très difficiles à cause de la forêt dense, du réseau hydrographique complexe constitué de plusieurs cours d'eau et de marécages. À cela s'ajoutent une forte pluviométrie et une faune sauvage indomptable. Beaucoup de soldats y meurent noyés ou agressés par des animaux sauvages. La mort par noyade d'un soldat Bakoko, dont Koch regrette la perte, « *Schade um den Bakoko* » (dommage pour le Bakoko) en est une parfaite illustration (Koch, 1931 :130-131).

Le front Est constitue le grand théâtre où Koch réalise ses prouesses militaires. Des centres administratifs, des stations et postes militaires tels *Njong-Station* (Abong-Mbang), *Dume-Station* (Doume), Bertoua et Lomié, les berges des fleuves Nyong, Dume, Lom, Djerem, Kadei et Dja, entre autres, sont le théâtre de batailles féroces qui entraînent d'énormes pertes matérielles et en vies humaines. Koch y arrive par le Sud, remontant le fleuve Sangha, venant du Moyen-Congo, où il a victorieusement repoussé les troupes alliées. Il a dû pour s'en sortir, organiser seul la riposte contre les escarmouches alliées, enrôlant des soldats, mobilisant les éléments de la *Polizeitruppe* et de la *Schutztruppe* en poste dans cette localité. Il s'engouffre dans la forêt, l'espace vital des pygmées (Koch, 1931 :74-75), en route vers le Nord pour mieux organiser la défense des intérêts allemands. Pendant toute la campagne

de l'Est, l'officier Koch est un soldat errant, voguant de stations en stations pour échapper à l'ennemi, rassemblant, mobilisant ses troupes, les renforçant à travers des recrutements tous azimut, construisant et abandonnant des camps de fortune pour déjouer les tactiques ennemies. À la fin de la campagne du Cameroun en 1916, l'Est est un vaste champ de ruines avec des villes et villages pillés, dévastés et des populations décimées.

La zone du Centre, constituée de Yaoundé, le siège du gouvernement colonial après respectivement Douala et Buea, et ses environs est le centre du commandement. C'est le *Mittelkamerun* (centre du Cameroun), où réside et travaille pour l'empire allemand le gouverneur que le lieutenant Koch ne nomme pas. Parlant de Yaoundé il dit ceci : « *Man bastelt in Jaunde, wo der tüchtige Gouverneur sitzt, an der Herstellung von Ersatzmunition* » (Koch, 1931 :146), c'est-à-dire que l'on s'active à Yaoundé, où réside l'intrépide gouverneur, pour la fabrication des munitions. Douala étant pris par les Alliés, l'approvisionnement depuis l'Allemagne est rendu impossible. Le Lieutenant Koch s'active également à ravitailler Yaoundé en douilles de balle ramassées sur le front de l'Est (Koch, 1931 :147). Le *Mittelkamerun* est le siège des institutions de la colonie ; sa perte signifie la perte de la guerre. Les soldats qui sont aux fronts sont suffisamment attentifs à ce qui s'y passe. Ils sont pris de panique lorsqu'après avoir pris Douala les Alliés s'avancent vers Yaoundé. Le *Mittelkamerun* est également la zone de repli pour les soldats et civils allemands. Il représente une issue de fuite vers la Nguinée, territoire espagnol au Sud du Cameroun. C'est par là que les acteurs survivants de la campagne du Cameroun s'enfuient.

1.2.2 Des victimes méconnues de la guerre des autres

Le rôle des acteurs camerounais dans la Première Guerre mondiale a souvent été occulté. En filigrane le récit de Koch les met en scène. Ils font partie des troupes allemandes et alliées. Ils sont la population civile. Au-dessus de leur tête plane *la malédiction blanche* (Koch, 1931 :106). C'est une guerre importée d'Europe, une guerre à laquelle les populations sont contraintes.

Les combattants camerounais de la *Schutztruppe*, dont le plus gradé est adjudant (Koch, 1931 :103), sont des soldats régulièrement recrutés, des engagés volontaires et forcés, formés en Allemagne pour les hauts

gradés. Les soldats de rang sont, malheureusement, moins formés et sous-entraînés. Les prouesses qu'ils réalisent sont le fait de leur génie ou de leur instinct de survie. Ils n'ont pas l'expérience de la guerre conventionnelle. Certains parmi eux ont certes participé auparavant aux expéditions punitives organisées par l'administration coloniale contre des chefs autochtones rebelles (ce qui leur a valu des décorations de l'empereur), mais ils n'ont pas eu l'occasion de se confronter aux troupes aussi bien formées et bien équipées que les troupes mixtes françaises, britanniques et belges. Koch leur reconnaît quelques qualités. Ils sont déterminés et ont, dit-il, la rage de vaincre, soit par plaisir de servir le maître allemand, soit par haine millénaire contre la race blanche (Koch, 1931 :26). Ce cliché raciste dénote le caractère ambigu des rapports entre les colonisés et leurs maîtres allemands. Les colonisés sont, selon Koch, fidèles aux maîtres blancs par peur des représailles (on se rappelle les menaces du gouverneur Ebermayer citées plus haut) et non par amour. Ceci trahit la méfiance du lieutenant Koch envers ses hommes. Il ne leur fait pas confiance ; même lorsque l'un de ces derniers, blessé lors d'un bombardement français, lui demande de lui donner le coup de grâce parce qu'il préfère mourir tué par son maître que par un français (Koch, 1931 :29). Ces soldats que Koch appelle les maures sont victimes de racisme. Ils ne sont que des subalternes, soumis à un traitement particulier. La plupart de ces soldats sont anonymes, ou plutôt Koch refuse de les nommer. Ce sont des chairs à canon. Ils sont aux avant-postes, attaquent les premiers. Ils meurent par centaines et leurs corps sont abandonnés. Koch ne présente aucune scène où l'hommage est rendu aux soldats tombés. Les officiers allemands sont d'ailleurs moins nombreux. Les soldats camerounais les plus intrépides que Koch nomme dans son texte sont Momo, Jerima, Ujem, Samjoko, Samba, Njasi et Madjo, entre autres. Ce sont de bons guerriers qui s'adaptent facilement aux stratégies martiales. Ils sont originaires de plusieurs régions du Cameroun, mais majoritairement des ethnies Maka et Kaka de l'Est du Cameroun. Ces Camerounais combattant du côté allemand se retrouvent confrontés à une réalité à laquelle ils ne s'attendent pas. La guerre qui au départ oppose les européens entre eux mute et finit par devenir une guerre fratricide entre Africains, entre Camerounais. Dans les rangs des Alliés se trouvent majoritairement des soldats noirs, parmi lesquels des

Camerounais recrutés de force ou engagés volontairement, que Koch appelle les « *Senegalesen* », c'est-à-dire des Sénégalais (Koch, 1931 :48, 102). Cette appellation globalisante et péjorative s'explique par la volonté chez le narrant Koch de ne pas nommer ces soldats noirs qui de surcroît abattent des allemands. Peut-être qu'il les détesterait moins s'ils étaient blancs. Koch se délecte d'ailleurs à décrire des scènes où ses troupes massacrent ces soldats noirs, dont des Camerounais du camp français (Koch, 1931 :48). Le ressentiment développé envers le colonisateur allemand particulièrement violent et cruel a fini par susciter un sentiment de révolte muette chez le colonisé camerounais. On se rappelle que des leaders comme Rudolf Douala Manga Bell, Ngoso Din ou Martin Paul Samba. Ces derniers ont justement été punis pour leur témérité. Ils sont condamnés à mort et exécutés le 8 août 1914 (Segnou, 2020 :29). Mus par la volonté de se venger ou de se libérer de la tutelle allemande, certains Camerounais s'engagent dans les troupes alliées. Beaucoup sont, malheureusement, engagés de force. C'est ainsi que des Compatriotes s'entre-tuent. Le sujet narrant Koch présente la situation difficile d'un chef de l'ethnie Maka dont deux fils sont engagés dans la guerre, l'un du côté allemand et l'autre du côté des Alliés (Koch, 1931 :46).

La population civile, quant à elle, est désemparée, prise entre deux feux. Elle doit choisir et servir un camp. Il n'y a pas pour elle la possibilité de rester neutre. Elle doit rester fidèle aux allemands pour échapper à la peine de mort promise par le gouverneur allemand ou rejoindre le camp des Alliés pour ne pas être complices ou espions des Allemands et connaître une fin funeste. Les fidèles aux allemands sont les familles des soldats de la « *Schutztruppe* », des employés de maison, des ouvriers des exploitations allemandes, des agents d'administration, bref ceux qui étaient aux services des allemands. Ils apportent leur soutien aux troupes, en eau et en produits alimentaires. Les plus solides les accompagnent dans leurs multiples déplacements au front, portant armes, munitions et logistiques de guerre. Les femmes font les repas, bref assurent le service domestique. Elles leur accordent également des douceurs charnelles. La relation amoureuse entre Koch et la femme du sous-officier camerounais Samjoko en est une illustration (Koch, 1931 :98, 103). Les populations restées dans les villages connaissent un sort funeste. Elles sont massacrées et leurs villages pillés et incendiés

par les soldats alliés qui leur reprochent leur proximité avec les Allemands (Koch, 1931 :118). Des villages entiers sont dévastés en pays Maka et Kaka parce que leurs chefs et les populations ont collaboré avec les Allemands (Koch, 1931 :209). Le lieutenant Koch raconte que les populations qui collaborent avec les Alliés sont les *Bakwiri*, les *Bakoko* et les *Gbaya*. Pour lui, c'est de la haute trahison. Elles apportent leur soutien aux troupes alliées : elles leur servent de guides, les aident à traquer les Allemands en fuite dans des villes et villages tombés entre les mains des Alliés (Koch, 1931 :56-57). L'histoire des relations entre ces populations et le colonisateur allemand peut permettre de mieux comprendre leur attitude. Elles avaient un contentieux historique à régler avec les Allemands. Ces derniers leur avaient fait la guerre, assassiné leurs chefs et arrachés leurs terres. Collaborer avec les ennemis des allemands était un moyen de se venger du passé.

Une autre catégorie des souffre-douleurs est constituée de porteurs, recrutés régulièrement selon Koch, mais l'on se demande comment ces porteurs pouvaient s'engager volontairement en situation de guerre. Ils ne sont pas armés, ne sont ni protégés contre les intempéries ni contre les balles perdues. Ils accompagnent les troupes partout (sur le champ de bataille, dans les casernes). Ils se chargent du transport des minutions, des produits alimentaires, des bagages aux contenus inconnus et même des officiers blancs fatigués, dont Koch lui-même (Koch, 1931 :14-15, 267-268). Ils sont constamment surveillés. Le nombre de porteurs est fluctuant, constamment en baisse. Koch n'explique pas pourquoi le recrutement des porteurs est perpétuel. Mal nourris, surchargés et fatigués, ces porteurs meurent de fatigue, de maladie et de balles perdues, sans aucun soin.

En somme, le Cameroun est le véritable perdant de cette guerre. De nouveaux maîtres envahissent le territoire. Des populations civiles et militaires sont décimées ; des villes et villages sont incendiés. La vie des soldats noirs, des porteurs ou des populations ne compte pas pour le Lieutenant Koch. Jusqu'à la capitulation, Koch ne regrette que d'avoir perdu la guerre. Il publie son journal en 1931, c'est-à-dire une décennie après la Première Guerre mondiale. Il est intéressant d'interroger la fonction utilitaire qu'il donne à ses mémoires de guerre.

2. Le journal de guerre comme moyen d'héroïsation du soldat-écrivain

Les recherches en autobiographie distinguent l'autobiographie comme pratique de l'écriture et l'autobiographie comme genre littéraire. À propos de l'autobiographie comme pratique, qui ne porte que sur des tranches de vie comme le récit du narrateur Koch, Gardes-Tamine et Hubert déclarent : « Au sens strict, il s'agit d'un récit, le plus souvent en prose, par lequel un narrateur qui a réellement existé raconte sa propre vie. [...] Il est bien évident qu'en pratique, soit parce que le souvenir s'estompe et que les éléments sont recomposés, soit par souci d'embellir, ou de noircir la réalité, l'image de la vie donnée dans l'autobiographie et la vie elle-même peuvent être très différentes » (Gardes-Tamine *et al*, 2002 :22). Il en découle que le Lieutenant Koch peut avoir écrit, travaillé et publié son récit de guerre pour embellir son passé au front et lustrer son image dans la société allemande d'après-guerre. Il est précisé à la première de couverture que le texte de Koch est une version travaillée. Ce qui est logique dans le processus de rédaction et de publication d'un journal de guerre. Il est difficile d'être au front et de rédiger en même temps un journal sous les bombardements des ennemis. Le journal de guerre peut être incomplet (lorsque l'auteur tombe au front) ou complet (lorsque l'auteur survit à la guerre). Justement, les fonctions du journal de guerre varient selon qu'il est complet ou incomplet. C'est dans cette logique que *Im Tropenhelm. Kriegstagebuch eines Kamerunkämpfers* héroïse le sujet narrant Koch et vante l'amour de ce dernier pour une double patrie (l'Allemagne et le Cameroun).

2.1 *Carl W. H. Koch ou un héros oint de(s) Dieu(x) ?*

La notion de Dieu est récurrente dans le texte de Koch. Il l'utilise dans les interjections, les jurons, les monologues intérieurs et dans des réflexions philosophiques qu'il fait à propos du bienfondé de la guerre dans laquelle il se retrouve embarqué sans réellement en comprendre la raison. C'est un être assez spirituel qui croit profondément aux forces transcendantes. Son éducation chrétienne et la société allemande chrétienne qui l'ont bercé le prédisposaient à un comportement pieux, du moins, moralement correct. La spiritualité chrétienne fait d'ailleurs

partie des valeurs civilisationnelles coloniales qu'il fallait importer dans les colonies. Actant comme colonisateur, soldat et explorateur (en temps libre), Koch contribue à porter cette spiritualité et à l'imposer aux populations dont il trouve sauvages les us et coutumes.

Comme un demiurge ou un personnage des légendes et des mythes, Koch se profile comme un personnage exceptionnel qui se distingue par la bravoure et des prouesses particulières. Le fait d'avoir survécu à cette guerre aussi meurtrière constitue presque un miracle. Il est convaincu qu'il bénéficie de l'aide d'une main invisible qui le protège. Tous les obus qui tombent autour de lui ne l'atteignent pas, même pas un éclat. Les hommes tombent autour de lui, déchiquetés, démembrés, décapités. On peut rappeler cette scène le long du fleuve Doume où il y a un affrontement frontal avec les soldats alliés, plus nombreux. Il perd presque tous ses hommes, des soldats blancs aussi. Il réussit à s'enfuir avec quelques survivants. À la fin de la journée, il déclare avoir honte d'être vivant, sauvé par la providence (Koch, 1931 :50) Plusieurs fois, il doit reconstituer ses troupes que l'ennemi décime constamment. Il arrive un moment où, dans le front de l'Est (Abong-Mbang, Doume, Bertoua), il est le seul haut gradé vivant, les autres étant morts (Koch, 1931 :150). La guerre, pense-t-il, a créé plusieurs façons de mourir. Au front, les soldats meurent des tirs ennemis, de famine et de maladie (malaria, dysenterie, typhoïde), par noyade (la zone est marécageuse, traversée par des grands cours d'eau constamment en crue), attaqués par des animaux sauvages ou dévorés par des cannibales Maka (Koch présente le peuple Maka comme étant un peuple de cannibales (Koch, 1931 :167,193).

Pour survivre à ces calamités, il faut nécessairement bénéficier de l'appui d'une force transcendante qui est Dieu. On peut évoquer comme autre exemple cette scène où, après 18 heures de marche, épuisé et trempé jusqu'aux os, il s'endort avec ses hommes dans une baraque abandonnée par des ennemis, confiant leur sort à Dieu. Il va ainsi camper sans être remarqué par l'ennemi jusqu'au matin et reprendre sa route (Koch, 1931 :42). Cependant, la souffrance et l'horreur amènent le combattant Koch à blasphémer. Ce dernier survit un autre jour à une hécatombe. Il décrit ce jour comme « *Der tag des Zorns der Götter* », c'est-à-dire, le jour de la colère des Dieux (Koch, 1931 :167). Il va plus loin lorsqu'il accuse Dieu de les avoir

abandonnés : « *Der Krieg hat viel getötet, weil Gott uns verlassen hat* » (La guerre a fait beaucoup de morts parce que Dieu nous a abandonnés). La déception de Koch est tellement grande qu'il frise le blasphème. Il passe du Dieu singulier à une divinité plurielle. On se demande finalement s'il a cessé d'être le chrétien monothéiste. Si Dieu l'a abandonné à un moment donné, on peut se demander comment il a pu s'en sortir. C'est sûrement grâce aux exploits personnels. Le sous-titre « *Das Kriegstagebuch eines Kamerunkämpfers* » (Le journal d'un soldat allemand du Cameroun) laisse transparaitre une figure d'énallage fort éloquente. Koch parle de lui-même à la troisième personne. Il se projette hors de lui-même et s'observe de l'extérieur. C'est là qu'il se peint comme un personnage atypique. Voici ce qu'il dit de lui-même dans l'avant-propos de son journal : « *Er ist, wie wir alle es damals waren, rauh im Ausdruck, hart und eifrig im Gefecht, derb in der Kritik und zäh im Hungern, im Entbehren und gegenüber den maßlosen Anforderungen der Wildnis von Urwald, Elefantengras und Wasser.* » (Koch, 1931 :3). Il est, comme tous les soldats l'étaient autrefois, vigoureux dans l'expression, rude et plein de zèle au combat, cru dans la critique, tenace face à la faim, au dénuement et envers les exigences incommensurables de la jungle et des herbes géantes. La fausse modestie qui jaillit de cet extrait, (puisqu'il veut faire croire qu'il était un soldat ordinaire) trahit un autre dessein. Par la technique simpliste d'auto-catégorisation il veut se faire tout petit pour gagner la sympathie du lecteur qui pourra, au final, le hisser sur un piédestal. Il pousse la manipulation plus loin en faisant croire que son livre n'est pas une chronique militaire sur une guerre oubliée ou moins médiatisée, menée au Cameroun ; ce qui susciterait des polémiques sur les conséquences de l'oubli volontaire. Il voudrait, dit-il, simplement présenter la réalité des faits tels que les soldats blancs ou noirs, morts ou vivants, les auraient vécus (Koch, 1931 :3). Seulement, il est clair que son livre est une arme efficace contre la mémoire sélective dont il a été victime en tant que vétéran de la Première Guerre mondiale. Les soldats ayant combattu en Europe semblent avoir récolté plus de lauriers que ceux qui, comme lui, étaient en outre-mer, dans les colonies dont le Cameroun. Il publie son journal en mémoire des soldats tombés au front. Par la même occasion, il invite les vivants, ses contemporains à s'interroger sur le passé. Il est pourtant clair que dans l'histoire humaine, seule la mémoire des personnes peu

ordinaires retient l'attention. Et cette mémoire, dithyrambique pour la plupart du temps, vante les prouesses des martyrs. Et Koch en est un.

2.2 Carl W. H. Koch ou un génie incompris

Lorsque la guerre éclate, Koch est en mission personnelle d'exploration dans le Sud du Cameroun où il est accueilli par les responsables de la firme « *Gesellschaft Moyen Congo* ». Dans cette région, en pays Wute, à la frontière avec les territoires français et belge, il existe des postes de douane et une station allemande dirigé par un civil. En prévision aux éventuelles attaques contre les intérêts allemands, le chef de Station donne à Koch, le seul officier présent, l'ordre d'organiser la défense des lieux. Cette première mission est pour Koch une occasion idoine pour déployer son génie. Il fait rassembler les armes à feu, mobilise les éléments de la *Polizeitruppe*, enrôle des volontaires noirs qui, dit-il, sont prêts à défendre la cause allemande. C'est ainsi qu'il constitue son premier bataillon composé d'hommes pouvant manier les armes, des porteurs et des serviteurs parmi lesquels se trouvent des femmes (Koch, 1931 :14-15).

Fatigué d'attendre l'ennemi sur place, il décide d'engager les hostilités. Accompagné du soldat Meier et de 2 payeurs noirs, armé d'une carabine et de grenades dissimulées dans des boîtes de petits pois, il s'en va en mission de reconnaissance, d'espionnage. C'est un voyage qui dure plusieurs nuits. En pirogue, il descend le cours du fleuve en direction du Congo, en territoire ennemi, survivant habilement aux attaques d'hippopotames et de crocodiles. Chemin faisant, il vole à la rescousse d'un bateau allemand qu'il ramène en zone de sécurité. En même temps, il découvre l'ampleur des dégâts causés par les attaques des soldats ennemis dans des postes et stations riverains du fleuve. Ce qui va faire naître en lui la détermination de venger les victimes allemandes, d'après la loi biblique de l'Ancien Testament, « *Auge um Auge, Zahn um Zahn* » (œil pour œil, dent pour dent) (Koch, 1931 :26). C'est ainsi qu'il va, du bateau secouru à bord duquel se trouvent des soldats allemands, organiser l'attaque et la prise d'une circonscription administrative française qu'ils vont mettre à sac. Il se délecte de cette première bataille qu'il considère comme une fête, « *die Plünderung war ein Fest* » (Koch, 1931 :26) La riposte sera rude. Mais, il va tenir avec son bataillon, malgré de nombreux morts, jusqu'à l'arrivée d'une

compagnie de la *Schutztruppe*, commandé par un capitaine, envoyé du Haut commandement avec des renforts (Koch, 1931 :30-31).

On découvre en Koch un soldat qui sait l'art de la guerre. Il est capable de comprendre l'état psychologique d'un soldat au front, surtout lorsque ce dernier se plaît à tirer des coups de feu. Un soldat ne tire pas seulement pour tuer ; il tire par crainte d'être surpris par l'ennemi, par simple plaisir, pour débusquer un ennemi caché, pour se redonner du courage (Koch, 1931 :31). Pour le narrateur Koch, le bon soldat doit être particulièrement doué pour s'en sortir dans la jungle camerounaise. Il doit avoir des sens surdéveloppés, être particulièrement vigilant, être toujours en alerte maximale parce que dans la forêt vierge la visibilité est de 4 à 5 mètres. On sent la présence de l'ennemi avant de le voir. On le flaire franchement. Bien plus, des lianes, des épines et le fourré exigent au soldat d'avoir un corps souple. Chaque bruit, la rupture d'une branche d'arbre, le craquement du bois sec sous les pieds, signifie une demi-seconde d'avance pour l'ennemi. On avance le doigt sur la gâchette, l'arme au poing. Celui qui a une demi-seconde d'avance vit. Pour le reste, c'est la mort assurée (Koch, 1931 :34).

Le narrateur Koch se présente également comme un personnage doué d'une intelligence au-dessus de la moyenne. Il est d'ailleurs constamment en désaccord avec sa hiérarchie dont il conteste les choix et les décisions stratégiques. Il trouve les choix de ses supérieurs hiérarchiques inadaptés. Il pense que les choix stratégiques de ce dernier leur causent d'énormes pertes en hommes. C'est ainsi qu'il entre en conflit ouvert avec le capitaine Hauptmann, commandant de la compagnie J, qui menace de le traduire au tribunal militaire. Malgré les menaces et quelques sanctions qu'il subit, il réussit à se faire confier un régiment qu'il commande et pour lequel il va déployer son génie. Il se détache en solitaire avec ses hommes et se fraye un passage dans la jungle en direction du Nord. Après plusieurs jours de marche, essuyant des attaques sporadiques, il parvient à la station de Doume en longeant le fleuve du même nom. Chemin faisant, il renforce sa troupe par des recrutements, négocie des alliances avec les populations civiles dont il gagne la sympathie. La composition de son régiment est savamment pensée. Son régiment est composé de soldats professionnels, formés en Allemagne pour certains et localement pour d'autres, d'hommes originaires des zones qu'il traverse, aptes à s'orienter dans la jungle, à

franchir des grands cours d'eau à la nage, à grimper aux arbres. Ces derniers sont des éclaireurs, des espions et des coursiers. Il s'offre également les services des cavaliers du Nord, habiles au maniement des arcs et des flèches. Les porteurs et les femmes constituent les personnels civils de son régiment. Comme tactique de combat il adopte les attaques surprises, la mobilité constante des hommes et la rapidité.

Après de longs mois passés à courir la jungle, allant et venant, attaquant, contre-attaquant, battant en retraite, protégeant sans grand succès les postes et stations allemands face à un ennemi tenace et en supériorité numérique, le lieutenant Koch se rend compte que la guerre s'annonce sans issue et que la colonie Cameroun tombera tôt ou tard. C'est alors qu'il propose à la hiérarchie militaire de sa compagnie de changer de stratégie de guerre. Il commence par énumérer les failles des stratégies mises en place et implémentées jusque-là. Il suggère de fouler aux pieds les accords de Berlin sur le respect des frontières entre colonies. Ceci implique des attaques ciblées dans des villes sensibles et stratégiques des colonies française et belge du Tchad, de l'Oubangui et du Congo. Il propose également le sabotage de la ligne télégraphique Congo-Oubangui-Tchad, d'effectuer des incursions à Wadai et au Congo pour susciter le soulèvement des populations contre les Alliés (Koch, 1931 :16). Les choix tactiques du lieutenant Koch lui permettent d'engranger beaucoup de victoires face aux ennemis. Quand l'ordre de battre en retraite et se réfugier en Guinée espagnole est donné, il réussit avec ses hommes à intercepter et à freiner les Anglais qui, venant de la côte, avancent vers Yaoundé. Entretemps, le gouvernement avait évacué Yaoundé, emportant tout ce qui pouvait l'être (symboles, sceaux, documents administratifs etc.) (Koch, 1931 :243). C'est à ce moment que Koch se rend compte que la guerre pour conserver la colonie est perdue. Il réussit à rejoindre la Guinée espagnole, mais doit retourner au Cameroun, sous l'ordre de la hiérarchie, pour chercher des vivres. C'est là qu'il rencontre une troupe française lourdement armée. Il capitule.

Grosso modo, le lieutenant Koch bénéficie de la protection divine, malgré ses blasphèmes intempestifs dus aux affres de la guerre. C'est également un tacticien, un stratège de guerre qui réussit à tous les coups. Il se présente comme un génie victime de l'incompréhension de sa hiérarchie dont il subit les mauvais choix techniques. C'est à cause de

l'incompétence de cette hiérarchie qu'il va capituler et se constituer prisonnier. Au-delà de l'héroïsation ou de l'autoglorification du soldat-écrivain, le journal de guerre peut servir de tremplin à l'expression des idéologies, des courants de pensée.

3. Le journal de guerre au service des idéologies : Carl W. H. Koch entre pangermanisme et révisionnisme

L'écrivain-soldat Koch est un ancien prisonnier de guerre. De retour en Allemagne après sa libération, il va vivre comme tous les citoyens allemands les humiliations infligées à sa chère patrie à travers le Traité de Versailles. Cette période d'après-guerre est particulièrement difficile pour les anciens acteurs coloniaux, dont Koch. C'est pendant cette période que Koch travaille sur ses manuscrits de guerre qu'il fait finalement publier à Düsseldorf, une ville dont le passé colonial est suffisamment éloquent (Tadaha, Michels, 2119). Une lecture attentive du journal de guerre de Koch permet de noter qu'il est traversé par des courants pangermaniste et révisionniste.

3.1. Du patriotisme prononcé au pangermanisme

Dans l'avant-propos de son texte, le sujet narrant Koch donne les motivations profondes qui l'ont conduit à la publication de son journal. L'une des raisons est l'amour pour un pays qui était devenu sa seconde patrie (Koch, 1931 :3). Ce pays dont il parle est le Cameroun que l'Allemagne perd à la suite de la guerre. Son engagement dans la guerre et l'abnégation dans la bataille ont une double tonalité. Il se bat pour l'Allemagne, sa patrie première, et pour le Cameroun, sa patrie d'adoption. À l'issue de la guerre, il perd sa patrie d'adoption, et vit le déshonneur que subit son Allemagne natale. C'est un double choc émotionnel. Il n'est d'ailleurs pas le seul à subir le trauma.

La plupart des partisans de l'idéologie pangermaniste sont traumatisés par les humiliations que l'Allemagne subit. Ils vont profiter de la montée du nazisme pour reconquérir les cœurs avec leur idéologie dont on peut dire ce qui suit : « Le pangermanisme est une idée politique qui prétend que toutes les personnes ayant l'allemand comme langue font partie d'un même peuple et doivent être regroupées, de gré ou de force, dans un seul État. Née en Allemagne au cours du XIXe siècle, cette

idée anime le mouvement de l'unification allemande qui aboutit à la création du *IIIe Reich* allemand en 1871. Elle prend de l'importance dans les décennies précédant la Première Guerre mondiale.» (Collectif Histoire et Mémoire, 2021) Il en ressort que le pangermanisme propage un nationalisme hégémonique dont le prétexte est la langue allemande.

À cela s'ajoute l'expansionnisme qui va conduire à la colonisation de l'Afrique, donc du Cameroun. La volonté et la nécessité d'agrandir l'espace vital vont faire des colonies des secondes patries. C'est d'ailleurs pour cela que l'écrivain-soldat thématise le Cameroun comme étant sa deuxième patrie. C'est sous l'influence des idées pangermanistes que l'ancien soldat Koch travaille sur les manuscrits de son journal qu'il fait publier en 1931, une période marquée par la montée du nazisme, inspiré par le pangermanisme.

L'engagement du soldat Koch dans la guerre est totale. Il est prêt au sacrifice suprême pour sa double patrie : l'Allemagne et le Cameroun. Le patriotisme de Koch s'extériorise dans un jeu de perception et de représentation de son espace d'origine par rapport à un Ailleurs à la fois réel et imaginé. L'Ici est, pour le sujet regardant Koch, l'Allemagne et ses extensions territoriales (les colonies). L'Allemagne métropolitaine où trône l'empereur, que le narrant ne nomme pas, est le berceau des civilisations, des sciences et des valeurs religieuses chrétiennes et morales. La langue, la religion chrétienne, les habitudes alimentaires sont des éléments représentatifs de la culture allemande importés au Cameroun et dont il parle constamment dans son opuscule. En pleine guerre, il trouve du temps pour organiser une fête d'anniversaire, de profiter du réveillon de Noël avec au menu des spécialités culinaires allemandes. La référence à l'Allemagne devient à la longue obsessionnelle chez Koch, au point où il finit par ne pas désigner des soldats allemands par leur patronyme. Il préfère nommer les régions d'Allemagne dont ces derniers sont originaires. L'intention ici est probablement de magnifier la diversité géographique, culturelle et anthropologique des peuples allemands qui, finalement, adhèrent à un même idéal, c'est-à-dire, la patrie allemande. En plus, le discours de Koch est assez mélioratif lorsqu'il narre les exploits des soldats et administratifs allemands engagés au front. Voici, par exemple, une parole dithyrambique à l'endroit du gouverneur allemand du Cameroun : « *Man bastelt in Jaunde, wo der tüchtige Gouverneur sitzt, an der Herstellung von*

Ersatzmunition » (Koch, 1931 :146). Une traduction littérale laisse entendre ceci : On s'active à Yaoundé, où le vaillant Gouverneur supervise la fabrication des munitions. Il est également élogieux lorsqu'il magnifie la dextérité et le génie du médecin de sa compagnie. Ce dernier est compétent et tellement bon qu'il soigne également des blessés du camp ennemi (Koch, 1931 :38, 114). L' Ici allemand est un espace culturel dont le narrateur brandit et vante les mérites. C'est le socle à partir duquel il perçoit et se représente l' Ailleurs, constitués des Alliés. Il se lance dans une comparaison constante et débite des clichés et préjugés. Les Alliés, dit-il, n'ont aucune morale. Ils ont violé la clause de la Conférence de Berlin sur l'inviolabilité des frontières des empires coloniaux alors que les Allemands les respectent scrupuleusement. Les Alliés commettent, selon Koch, des crimes de guerre en procédant à des recrutements forcés, en massacrant des populations civiles et des soldats désarmés. Les Alliés n'ont pour seule compétence que le nombre. Ils sont beaucoup plus nombreux, attaquent l'ennemi de dos, c'est-à-dire par lâcheté. Des troupes alliées, il n'admire que les officiers supérieurs pour leur allure majestueuse. Il trouve les soldats blancs français, les soldats africains noirs (qu'ils appelle péjorativement les sénégalais) ridicules et viles. Il se moque de leur comportement au combat, surtout lorsque ces derniers, pris au dépourvu, doivent prendre leurs jambes au cou pour sauver leur vie. Leur tenue sans poche est également un objet de moquerie pour Koch.

L'image du Cameroun que Koch brandit comme étant sa seconde patrie présente plusieurs facettes. Le Cameroun est pour Koch une extension de la patrie allemande. La politique coloniale implémentée dans la colonie Cameroun vise justement à transposer au Cameroun la culture, la civilisation allemande. Le Cameroun est une Allemagne en construction. C'est un nouvel espace vital naturel à dompter, à apprivoiser. Les colonisateurs allemands, justement, domptent déjà les terres. Les populations autochtones ont perdu leurs droits fonciers. Elles sont obligées de migrer vers des zones inaccessibles ou vers les plantations concédées aux exploitants allemands pour chercher du travail. Koch se plaît d'ailleurs à parler des vastes exploitations agricoles de la station de Doume. Koch tombe presque amoureux de la forêt vierge luxuriante aux essences et plantes multiples. C'est dans cet espace, infranchissable par endroits, que Koch déploie ses compétences

d'aventurier, s'aidant de la boussole, des pisteurs pour échapper à l'ennemi ou pour tendre des embuscades. La forêt devient pour lui un allié. L'amour de Koch pour le Cameroun est essentiellement orienté vers la nature. Koch a une vision péjorative des autochtones qui peuplent le Cameroun. Il est très méfiant des soldats noirs, malgré l'engagement et la dévotion de ces derniers. Son amour factice pour ces derniers est dicté par le service que ces derniers lui rendent. Les soldats de la « *Schutztruppe* », pense-t-il, participent à la guerre juste pour avoir une solde. Ils ne se sont pas différents des mercenaires. Ils se battent pour le Cameroun, propriété de leurs maîtres blancs. Les populations autochtones que Koch présente sont, dans la logique coloniale, apatrides. Elles sont adulées quand elles sont soumises et dévouées au service du maître. Koch aime ces soldats qui se sacrifient pour la cause allemande et les personnels civils de sa compagnie. Ces derniers le portent, le nourrissent, satisfont sa libido, chantent et dansent pour son anniversaire. Mais, ils deviennent indésirables lorsqu'ils contrarient les envies du maître, hésitent à se laisser assimiler ou manifestent des velléités autonomistes.

3.2. Des stratégies révisionnistes de mise en fiction des faits historiques

Wolfgang Benz perçoit le révisionnisme ainsi qu'il suit : «*„Der ‚Revisionismus‘ etablierte sich als Hilfsideologie im Dienste rechtsextremer Ziele mit dem Anspruch, Geschichte zu ‚entkriminalisieren‘ und das Geschichtsbild durch Fälschung und Manipulation zu schönen* » (Benz, 2018) Il s'agit d'une idéologie aux services des mouvements politiques d'extrême droite et qui vise à décriminaliser l'histoire nationale en lui donnant une image polie, falsifiée ou enjolivée. Cette idéologie, en tant que concept politique, naît dans la période postmoderne en Europe, en contexte de guerres mondiales et d'après-guerre. Elle propose une réécriture de l'histoire officielle et fonde sa stratégie sur la négation ou le relativisme dans la peinture des faits historiques.

Le soldat-écrivain Koch propose, pour ainsi dire, sa version personnelle de l'histoire de la Première Guerre mondiale. Il propose un contre discours visant à contredire le discours des vainqueurs de la guerre. Sans le dire clairement, il dénonce le Traité de Versailles du 28 juin 1919 qui impute à l'Allemagne l'entière responsabilité de la guerre et lui

applique des sanctions sévères parmi lesquelles la perte des colonies dont le Cameroun. Koch ne présente pas l'Allemagne comme un pays belliqueux. L'Allemagne est selon lui une victime qui ne fait que se défendre. C'est ce qui explique selon lui la stratégie défensive adoptée et appliquée dans la campagne du Cameroun. Les Alliés, et surtout les français, sont des ennemis simplement méchants. Koch en dit ceci : « *Die Franzosen sind schlechte Menschen* » (Les français sont des gens mauvais) (Koch, 1931 :101). Koch évoque l'Attentat de Sarajevo et le déclenchement de la guerre sans toutefois évoquer les responsabilités des uns et des autres dans le déclenchement du conflit. Contrairement au discours de Versailles sur l'inaptitude de l'Allemagne à administrer des colonies, Koch présente une Allemagne, curieusement, soucieuse du bien-être des colonisés. Il parle même des villages et des chefs locaux autonomes ; ce qui ne reflète pas la réalité historique.

Le révisionnisme s'invite également dans le monde des arts et des Belles Lettres et Christian Moncelet l'appelle « révisionnisme fantaisiste » (Moncelet, 2012). Il s'agit pour lui de « la réécriture et de l'interprétation amusante de l'Histoire. » (Moncelet, 2012) Les artistes et les écrivains s'y mettent en usant des stratégies particulières. « Le révisionnisme de ces historiens farfelus (écrivains et artistes), volontaire ou non, consiste à larguer les amarres de la vérité officielle en injectant des épisodes inédits ou en proposant sur notre passé des éclairages à rêver debout » (Moncelet, 2012).

Koch adopte dans son récit une peinture naturaliste construite sur les détails soigneusement choisis. Il est méticuleux dans la description des faits dont les détails frisent même parfois la trivialité. Les scènes d'affrontement avec l'ennemi captent le plus son attention. C'est justement pour mettre en relief les prouesses des soldats qui sont souvent tués dans les rapports administratifs. Koch adopte également un langage rigolard qui fait alterner le tragique et le comique. L'effroi provoqué par la description des scènes de massacre est diluée par des scènes de débandade des soldats en déroute, de moquerie au sujet de la tenue atypique et sans poche des soldats noirs des troupes alliées. Le narrateur Koch use également des silences et des omissions pour présenter sa version du fait historique qu'est la Première Guerre mondiale. Le silence en écriture autobiographique peut être l'expression d'un trou de mémoire parce que la mémoire du sujet

narrant peut flancher. Mais, il peut être volontaire, trahissant la volonté pour l'autobiographe de taire certains faits. C'est le cas chez l'écrivain-soldat Koch dont la mémoire devient volontairement sélective. Ses silences sont finalement des omissions bien pensées. Koch n'utilise pas de marqueurs temporels comme la date. Le temps du calendrier n'existe pas dans son récit. Or, l'on sait que l'une des caractéristiques majeures d'un journal, c'est la date. Ceci traduit la volonté certaine d'égarer tout lecteur qui chercherait à situer les batailles décrites par le narrateur dans l'histoire réelle ou officielle. Bien plus, Koch refuse de nommer ses compagnons de lutte, surtout les hauts gradés du commandement central, ainsi que des autorités administratives de la colonie comme le gouverneur qui sont pourtant des figures historiques facilement repérables dans des archives et autres supports mémoriels. Cette décision voilée de rendre anonymes ses supérieurs trahit la volonté pour Koch de faire disparaître de la mémoire historique des personnages coupables de l'échec de l'Allemagne à l'issue de la guerre. Il les tue symboliquement et se profile en avant-poste pour récolter les lauriers dont il veut profiter seul. La plupart des soldats noirs et des civils dévoués, adjuvants de ses prouesses, sont anonymes comme s'il a peur que ces derniers ne lui fassent ombre. Il n'est donc pas question pour Koch de défier ou d'héroïser une personne autre (surtout pas un Noir) que lui. Koch tait également les noms des compagnies engagées dans la guerre. Il les désigne par des lettres, brouillant ainsi les pistes d'une éventuelle recherche sur la composition des troupes.

Conclusion

Il convient de rappeler qu'il était question dans cette contribution de lever un pan de voile sur une page peu connue de la Première Guerre mondiale au Cameroun. Les discours officiels et la plupart des études historiographiques sur cet événement historique en évoquent rarement les conséquences sociales. S'appuyant sur In « *Tropenhelm. Das Kriegstagebuch eines Kamerunkämpfers* », le journal d'un acteur majeur de la campagne du Cameroun, la réflexion a été construite autour de la portée des récits de vie dans la construction mémorielle. Les récits de vie, qui appartiennent au grand genre autobiographique, se révèlent finalement comme des récits-témoignages produits par des acteurs ou

témoins du passé. Obéissant à la logique auteur = personnage = narrateur, ils sont des textes littéraires à marge de fiction réduite. Ce sont, par conséquent, des textes fiables pour une recherche mémorielle. C'est ainsi que le journal de guerre de Carl W. H. Koch lève un pan de voile sur la réalité coloniale qu'a connue le Cameroun et qui l'a entraîné dans la Première Guerre mondiale. Le Cameroun, comme victime collatérale de la Première Guerre mondiale, est présenté par le narrateur comme un champ de bataille aux multiples fronts. À la fin de la guerre le Cameroun a le visage d'un champ de ruines presque dépeuplé. Les Alliés ont détruit des infrastructures construites par les Allemands et dévastés des villages alliés aux Allemands. Les Allemands ont, de leur côté, saboté des infrastructures pour couvrir leur fuite. Les pertes en vies humaines sont innombrables. Les victimes civiles n'ont, malheureusement, jamais été répertoriées. Seules les victimes militaires ont été recensées et indemnisées si l'on s'en tient aux statistiques officielles (Schulte-Varendorff, 2011 :33-34). L'œuvre de Koch peint aussi la stigmatisation des populations. Il les classe finalement en deux catégories : les pro Alliés, maudites par Koch et les pro Allemands, que Koch vante quelque fois. Il est cependant erroné de croire naïvement que Koch a publié son opuscule par sympathie pour le Cameroun. Mu par la nostalgie d'un passé qu'il présente comme glorieux, Koch viole le principe du pacte autobiographique qui voudrait que le narrant autobiographe soit objectif ou neutre parce qu'il est supposé présenter les faits tels qu'il les a vécus. (Lejeune, 1975 : 15) Se profilant comme un héros méconnu ou oublié de la guerre, le narrateur Koch utilise l'écriture pour se projeter au-devant de la scène. Son discours est dithyrambique sur sa propre personne. C'est un discours d'autoglorification ou d'auto-héroïsation. Cette élogie va au-delà des louanges pour un individu pour magnifier un peuple, le peuple allemand, le peuple arien. C'est le pangermanisme, le révisionnisme. Koch profite de la montée du nazisme pour diffuser son texte dans lequel il invite indirectement à la reconquête du Cameroun, la seconde patrie perdue à la suite de la guerre.

Bibliographie

Assmann, Aleida (2000): *Erinnerungsräume. Formen und Wandlungen des kulturellen Gedächtnisses*. München. Beck Verlag.

Benz, Wolfgang: « Was ist Reversionismus? ». In: <http://www.belltower.news/artikel/die-rechtsextremen-geschichtsaelscher>. Consulté le 1er août 2018.

Bertaux, Daniel. (1997) : *Les récits de vie : perspective ethnosociologique*. Paris. Nathan.

Chaxel, Sophie et al (2014) : « Les récits de vie : outils pour la compréhension et catalyseurs pour l'action ». In : *revue ı Interrogations ?* N°17. L'approche biographique. Janvier 2014 [en ligne], <https://revue-interrogations.org/Les-recits-de-vie-outils-pour-la>. Consulté le 4 septembre 2021.

Gardes-Tamine, Joelle/Hubert, Marie-Claude (2002): *Dictionnaire de critique littéraire*. Paris : Armand Colin. 2è édition.http://collectifhistoirememoire.org/Pages/38_Le-pangermanisme.html.

Koch, Carl W. H. (1931): *Im Tropenhelm. Kriegstagebuch eines Kamerunkämpfers*. Düsseldorf. Friedrich Floeder-Verlag.

Lejeune, Philippe (1975): *Le pacte autobiographique*. Paris : Éditions du Seuil.

Lejeune, Philippe (2007): « Le journal personnel et expérimentation ». In : Dion, Robert et al (2007) (sous la direction de): *Vies en récit. Formes littéraires et médiatiques de la biographie et de l'autobiographie*. Québec: Éditions Nata Bene. pp. 21-42.

Tadaha, Omer Lemerre, Michels, Stefanie, (2019) : « Woermann- Handelshaus in Kamerun. Was verbindet Düsseldorf mit kamerun? ». In : <http://deutschland-postkolonial.de/>. Vu le 12 mars 2021.

Moncelet, Christian (2012): « Le révisionnisme fantaisiste de l'Histoire ». In : *Écrire l'histoire*. URL : <http://journals.openedition.org/elh/225> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.225>. Consulté le 20 août 1919.

Schulte-Varendorff, Uwe (2001): *Krieg in Kamerun. Die deutsche Kolonie im ersten Weltkrieg*. Berlin. Christoph Links Verlag GmbH.

Segnou, Étienne (2020) : *Le nationalisme camerounais. Histoire des luttes de libération nationale au Cameroun (1840-1971)*. Paris. L'Harmattan.

Tadaha, Omer Lemerre (2021): « Des manuels et programmes d'allemand et d'histoire ou des média pour détourner la mémoire collective ? Essai d'analyse d'une mémoire camerounaise détournée ». In : *Les Cahiers de l'ACAREF*. Vol. 3/N°6. Mai 2021. Tome 1. PP. 207-219.

Zojohis (2014): « le Cameroun et la Première Guerre mondiale ». In : <https://histoiretec.wordpress.com/2014/04/05/le-cameroun-et-la-premiere-guerre-mondiale/#:~:text=La%20Premi%C3%A8re%20Guerre%20mondiale%20a%20eu%20de%20lourdes,de%20la%20crise%20d%E2%80%99Agadir%20de%201911%20au%20Maroc>. Vu le 3 septembre 2021.